

YVES GAILLARD

*Quand s'entrouvrent
les portes d'ivoire*



I

Sœurs des eaux aux couleurs de sang, sur cet immense brasier, versez vos larmes cruelles ! Filles déchues, découvrez votre corps où le vice implacable a laissé sa blessure, et que tout hurle dans le vent la complainte misérable de la vertu déchirée.

Avril 1965.

II

Ombre des jours qui chaque jour s'assombrit dans l'immense désert de mes pensées charvantes, ombre des jours s'étalant sur les marbres des cimetières perdus dans les nuées profondes, ombre des

Quand s'entrouvrent ...

jours, je vous guette aujourd'hui, et chaque instant qui s'écoule se mêle au désert de mes pensées chavirantes.

7 mai 1965.

III

Rivage merveilleux d'un ciel qui se lamente dans le silence lourd des étendues défuntes, lumière vacillante d'une bougie d'ivoire sur le papier jauni d'un poète défunt, et toi, belle pluie des temps qui efface les vers qu'il traça de son sang sur les âmes défuntes, déchirez la vertu qui pourrit cette terre comme la terre détruit le corps de ses défunts !

18 mai 1965.

IV

L'homme se lamentait, la musique s'envolait, les forêts déchiquetaient l'ombre hallucinante de la mer cruelle. Durant des siècles et des siècles, une femme s'endormait au lever du soleil, et noircissait le

... les portes d'ivoire

rivage bleu de son ciel de neige. Le rivage effrayant pour le navire vermeil enfouissait l'ombre en nuages de vent et de feu.

26 mai 1965.

V

*L*e sang des nuages noirs n'arrachaient jamais la nuit. Le vent qui s'envolait comme une fleur enivrait les flammes d'une musique à moitié nue, sous l'ombre pourpre des forêts.

26 mai 1965.

VI

L'air de feu, le sang d'hiver éclaircissaient le temps. La musique fiévreuse, l'ombre malade, noircissaient le silence. Où sont le vent, l'orage, et la femme qui m'enivrait ? Où sont les forêts, le temps et les flammes que j'embrassais ?

26 mai 1965.

VII

Une nuit qu'il vint s'asseoir sur un rocher, face à la mer, il sentit une présence inconnue près de lui et, sans même se retourner, pour la première fois depuis des siècles, sombrement, il demanda :

« Es-tu brune ?

— Mes cheveux sont les flammes de l'enfer.

— Lointaine ?

— Mais près de toi...

— Tes yeux... ont-ils la couleur des nuits d'hiver ?

— C'est le printemps qui naît en eux.

— Quelle est cette ombre pâle qui scintille sur l'eau ?

— C'est le reflet de ma robe de neige.

— Ne portes-tu pas le deuil ?

— Le jour porte-t-il le deuil de la nuit ?

— Le jour est ingrat.

— Le deuil n'est rien.

— Qui es-tu, énigmatique inconnue ?

— Le temps.

... les portes d'ivoire

— Et moi ?

— L'ombre qui passe. »

10 juin 1965.

VIII

Une fleur sur ta tombe, toute bleue sur le marbre blanc, s'est endormie dans le silence de la nuit qui descend.

Une fleur sur ta tombe, comme une larme qui repose en attendant que tu reviennes, a remplacé la rose.

Une fleur sur ta tombe avec l'automne s'est fanée. Jamais plus tu ne reviendras. La mort vient de passer.

5 décembre 1964.

IX

Nuages blancs et vaporeux, quand le vent vous entraîne au travers d'un ciel bleu, sans un mot,

Quand s'entrouvrent ...

sans le moindre bruit, sont-ce vous que j'adore, sont-ce vous que je hais ?

Nuages blancs et vaporeux, quand dans le ciel d'avril vous courez, merveilleux, au-dessus des cercueils ouverts, sont-ce vous que j'adore, sont-ce vous que je hais ?

Nuages blancs et vaporeux, prenez-moi sous votre aile, guidez-moi dans vos cieux loin du défunt qui bouge encore ! C'est bien vous que j'adore ! C'est bien eux que je hais !

4 août 1965.

X

Dans le cœur qui flétrit, l'amour d'une hirondelle défunte, c'est la fleur qui s'endort dans l'ombre pâle du soir.

« Croyez-vous au bonheur ?

— C'est la ligne d'horizon. »

Dans le cœur qui flétrit, l'amour d'un jour qui s'éteint, c'est la nuit qui se lève sur la fleur qui s'endort.

« Croyez-vous au bonheur ?

— C'est la nuit qui répond. »

... les portes d'ivoire

Dans le cœur qui flétrit, l'astre d'or qui se noie, c'est
la pâle rumeur de la nuit qui se lève.

« Croyez-vous au bonheur ?

— C'est la mort travestie. »

4 août 1965.

XI

Deux filles enlacées dans un lit de verdure,
Cette nuit, ont chanté le vice et la luxure.
Ce péché innommable au regard des humains
Est pourtant délectable dans les jours de chagrin.
Consoler une amie quand on est une fille,
Loin d'être une folie, est une offre gentille.
C'est pourquoi j'ai aimé le vice et la luxure
De ces filles, couchées dans leur lit de verdure.

3 août 1965.

XII

*J*e ne veux plus entendre ton cri, le soir, dessus les tombes, crier les cloches — horrible chose, la nuit, dessus les tombes...

4 août 1965.

XIII

La nuit était sombre, les couleurs étaient claires.
Quelques oiseaux étranges dans ce ciel bleu passèrent.
Je n'avais jamais vu un si étrange ciel.
Derrière la montagne, un personnage immense
Portait un chapeau haut de forme. Quel silence !
Les couleurs, mates et unies, étaient si belles
Que je les vois encore en écrivant ces mots.
Paysage étrange et magnifiquement beau...
Pourtant je ne dormais pas quand je vis cela !
Tout était si calme, si étrange, si vrai..

... les portes d'ivoire

Et si loin à la fois de la réalité,
Que je tremble encore en pensant à ce soir-là...

Les Houches, août 1964.

XIV

Sur un ciel rouge, un soleil noir
s'est mis à briller dans la nuit
et, dans le silence du soir,
au milieu des flammes j'ai fui.

Parmi les ombres fantastiques,
je courais sur le sol en feu
comme une bête maléfique
fuyant devant un rêve heureux.

Dessus sa croix, le Christ est mort
dans cette forêt embrasée,
et les flammes léchaient son corps
déchiré et ensanglanté.

Le sang coulait de ses blessures
comme de sa source un ruisseau.

Quand s'entrouvrent ...

C'était du sang, j'en suis bien sûr :
du sang rouge et encore chaud...

Les roses blanches avaient brûlé,
et leurs pétales, soudain noirs,
dans la bourrasque s'envolaient
vers le ciel embrasé du soir.

C'était du sang, c'étaient des flammes,
c'était la mort qui tournoyait,
prenant les corps, prenant les âmes,
et brûlant l'herbe sous mes pieds.

Sa voix aiguë, c'était le vent,
et ce vent-là avait ma voix...
Je m'écriai comme un dément :
« Buvez ce sang ! Brisez ma croix ! »

26 janvier 1965.

XV

Un homme ! Qu'est-ce qu'un homme ? Une ombre qui passe, une ombre noire sur le fond noir de la nuit. Le monde ! Qu'est-ce que le monde ? Une fumée qui s'envole. Qui s'envole où ? Dans un nuage de fumée.

L'homme qui passe dans le monde, le monde qui passe dans le temps, le temps qui est. Une ombre qu'on ne voit pas, deux fumées qui se rejoignent et ne se touchent pas, tel est le vent qui croit souffler... et qui ne souffle pas.

4 août 1965.

XVI

Toi, source de délices et de tourments mêlés, quand le jour s'est caché, que la pluie bat son

Quand s'entrouvrent ...

plein, c'est à toi que je pense et c'est toi que j'espère.
Toi, belle onde vespérale que j'ai bue, plein d'ivresse,
laisse sur ton sein chaud se réchauffer mon âme et, sur
tes lèvres pâles, se déverser l'ondée.

Las ! Malgré le printemps et la fonte des neiges, le
silence brisé par tes cris déchirants, c'est à toi que je
pense, et c'est toi que j'espère.

5 octobre 1965.

XVII. La mort ou la morte, que sais-je ?

Dans le silence de mes nuits, je voyais fuir entre
les arbres une petite tache blanche qui
s'enfuyait dans le sous-bois. Chaque soir, elle passait,
frôlant à peine l'herbe noire du bas de ses longs voiles
blancs. Cette nocturne apparition, dans les nuits noires,
sans étoiles, était des plus hallucinantes. En vain,
souvent, je l'appelais. Un soir qu'elle se retourna, je
poussai un cri à sa vue : elle n'avait pas de visage.

9 janvier 1966.

XVIII

Lassitude, lassitude des croix et des poudreuses voluptés sous les ombrages mauves des soucis en vos lieux, lassitude à qui tout, comme un souffle terrifiant, mais long et lent et froid, amoncelle le drame des cœurs, lassitude, lassitude, lassitude pour qui tous, pour qui toutes, meurent ou s'éteignent, lassitude envers qui je m'abaisse humblement sur la terre détremée, lassitude, hélas...

S'éteindre sans mourir dans un hiver sourd et pesant, et vapoureux... s'éteindre sans crier au cœur même, au sein de la lassitude des temps.

Janvier 1966.

XIX

Vers mon île de rêve, navire perdu, ballotté et giflé par les lames aiguës et pénétrantes, je vais,

Quand s'entrouvrent ...

je vais sur les flots, tel ce vaisseau en proie à la nuit de l'océane tempête, je vais, je vais, griffant l'angoisse de mes ongles, criant comme ce tourbillon de mille lames hérissé, je vais, je vais, et je m'en vais, sans jamais, sans jamais plus retrouver le rivage, sans jamais plus retrouver le calme, me perdre à jamais dans le creux de sa vague.

3 février 1966.

XX

Un visage torturé et déformé par les ongles longs d'une branche de terre et de flammes et de pluie, un visage déchiré, un visage creux, mais un visage quand même, étrange et mystérieux, un visage excédé par un tourbillon de tourments, par une tourmente de visages gris, mornes et monotones comme un soir d'automne, comme un soir d'hiver ou printemps...

Ton visage est las, devant moi, là, tout près du mien, et mes ongles longs déchirent ta peau terreuse.

Ô visage décrié, tu t'effaces et tu pars, torturé, déchiré et creux, excédé, morne et gris, monotone,

... les portes d'ivoire

étrange, et pourtant las et mystérieux, las et décrié,
visage, tu pars...

Visage... Visages...

3 février 1966.

XXI

Que fais-tu ? Que fais-tu sur la branche, là-haut,
pâquerette, cœur angoissé, que fais-tu là,
perchée sur l'herbe des nuages ? Toi qui vas de nuage
en rivage et de rivage en d'autres rivages, vagabondant
sans cesse, que fais-tu là-haut, ma sœur, ma tristesse ?

3 février 1966.

XXII

L'or des boutons déhiscent laisse couler la pluie
de ses pétales blancs, laisse couler l'ondée et
ses inaliénables pensées, boutons d'or et de blanc, c'est
le chant du printemps.

Quand s'entrouvrent ...

Boutons d'or et de blanc dans les bois et les champs, c'est le vent qui t'emporte au silence océan, océan de merveilles et de nues et d'étoiles ; l'océan, c'est le vent ou le chant du printemps.

28 mars 1966.

XXIII

*L'*onde sauvage des étendues marines me rappelle ton sein, ton visage et ta voix, ton cœur qui se répand comme source aux vallées et ta main qui me cherche dans la nuit des allées.

La tourmente cinglant les voiles des vaisseaux me rappelle tes songes, ton sourire et tes yeux, tes lèvres qui, battant pavillon noir et tremblant, tes lèvres qui m'appellent à cueillir cette rose des vents.

Et ce calme pesant, recouvrant la tempête de ses bras alourdis, me replonge, blessé, dans l'univers apaisant des nocturnes pensées.

25 avril 1966.

XXIV

Blanche et mauve était la mer. Blanche et mauve
en ses reflets, quand tes yeux sombres dans le
soir perlaient dans l'ombre des marées.

27 avril 1966.

XXV

Aube bleutée des matins denses, vois le départ
au creux des bois, c'est toi qui viens comme au
printemps dans les fourrés de gazouillis chanter le cri
des trois vallons.

Et les vallons de croix souvent volent aux nuages,
au gré des vents, c'est toi l'automne, toi qui plus tôt
coulait, chantant au fil de l'eau.

28 avril 1966.

XXVI

Elle contemplait les cieux vernaux, pauvres
esseulés des temps perdus et morcelés sans cri,
sans choix.

Elle contemplait les cieux vernaux, nues de prairies
et de vallées, tel en décembre maudit les ondes,
l'ombre des puits et des sous-bois.

Ineffable angoisse à ses pieds rejetée, ineffable
oubli de ses champs effanés, monts émoussés ou de
crête échancrés, le corps engourdi de gisantes
blessures, elle contemplait les cieux, elle enviait
l'orage et venait s'épandre en fins colliers d'hiver
déprimés et sauvages, miséreux.

29 avril 1966.

XXVII

*T*énèbres aux tourments, tu crains mon cri, tu crains leurs dieux comme, en ces flots, caverne au creux, ces nuits hantées de mille vents, s'éteint le feu des doigts saillants. Brisée sera ta croix, Jésus, prisee par ton sang répandu. Pantelant, maléfique, aux ombrées sans fin, misérable obsédée aux agonies malignes, brisée, brisée sera ta croix, Jésus, et ton sang s'indéniant aux mystères de ces feux qu'édulcorent maints efforts malvenus... ténèbres... ténèbres criant cette horrible eau stagnante aux larmes déchirées, ténèbres englouties, nuit des temps dans le sein creux des abysses.

30 avril 1966.

XXVIII

L'incantation métaphorique en ton nom s'amoncelle, incandescente merveille de chatoyances perverses, c'est toi qui maudis les langueurs océanes quand du soir affaibli s'exhalent les nuées.

Croiserez-vous l'autan que jamais on n'oublie sans un regard obscur d'abondants champs aigris sans soucier les feux de pensers maléfiques, ô jardins, ô galets de misère, croiserez-vous l'autan que toujours que toujours on supplie ?

Mais quand s'édulcore l'efférente moisson, quand on fane à tes pieds les pourpres prindescences, mon chemin effané de tes horizons poudreux se parsème de pleurs et d'efflanquées effondrilles.

Les effluves parfois, comme un brin de soleil, élaborent un viatique aux spumeuses turgescences... mais le tussor sporadique, spoliant les souffreteuses réticences aux chagrins infinis m'appelle à ton sein, et je vais.

... les portes d'ivoire

Et je vais, maudits soient les dieux, couronner du diadème aux sanglantes dorures les mentes miséreuses des planes étendues.

Et je vais, inclément et fougueux, vers les lames brisées frelater la démence à tes pieds indolents.

Cependant qu'en ton nom s'ammoncelle l'inerte, le déchiré remors des veillées de décembre, tu imploras et maudis les langueurs océanes quand du soir affaibli s'exhalent tes nuées.

5 mai 1966.

XXIX

*F*ilandreusement, d'aiguille en aiguille, de pinson en pinson, l'orage s'annonce à grands cris. Trois petits pas font les oiseaux : « J'ai si froid, j'ai si froid. » Le vent souffle dans tes cheveux, merveilleuse indécente aux acuités sensibles, âme pure et cœur sain, résonance d'un jour aux confins de tes yeux. Sous les arbres des feuilles, blottissons-nous, jouvencelle. Voilà l'éclair et le vent, chanson de lumière qu'édulcore l'ombrée nue, voilà l'orage et le vent, la moisson détenue.

XXX

Feuille vierge, par ma plume souillée, feuille vierge à jamais maculée de ton sang, de ton feu, ta blancheur effanée. Orage effeuillé de prindescences nouvelles, orage nu, prisé, maudit, malheureux et mauvais. C'est le chant malin des misérables contrées opalescentes, chargées de nuées alanguies, feuille vierge ou feuille au vent...

XXXI

Blessure du temps, de tant de feux aigrie, ton silence s'étend aux matins assombris. Effondrilles au vent d'un amour éphémère, larme déhiscente aux lointains alanguis, votre chant s'élabore et votre voix s'éteint.

XXXII

Reste avec moi, misérable échanquée, maudite
criarde au cresson déchiré ! L'instant semble gris
sous le vent des saisons qui, lésant ces espaces d'onde
et de lumière, gronde et s'échappe sans crier.

XXXIII

Et si on la pendait, que serait la fleur au nuage
indolent, balançant sans fin son pétale
assombri ?

XXXIV

Au sein d'un tombeau de bois blanc repose le chant occulte des étangs.

La nuit brûle, ce soir, tes cheveux d'or et de lumière, bouquets de fleurs, bouquets de vent. De gentianes et de pleurs ton corps s'est recouvert, ton corps qu'emporte le vent vers les orées parsemées de cinglantes oraisons.

Des cendres de la nuit, tes yeux et tes cheveux s'exhalent, noirs, aux confins fanés des ondes brunes, quand d'un ciel rougi d'angoisses s'étire au loin la lourde chaîne des horizons.

La flamme est morte dans la brume, et la marée s'éveille au cœur léger de notre amour. Poudreuses voluptés des soirées sombres, réminiscences soudaines des herbes folles, poète, souviens-toi, quand dans la nuit tu murmurais les trois visages de la Mort.

Poète, souviens-toi qu'au sein d'un tombeau de bois blanc reposent les champs, l'Éternel et les Étangs.

2 juin 1966.

